

Nous avons aimé...  
nous vous proposons...

Quelques textes pour faire connaissance avec

## Benjamin FONDANE

Né en Moldavie en 1898

Déporté à Auschwitz et mort à Birkenau le 3 octobre 1944

Écrivain français et roumain, poète et penseur existentiel, essayiste, dramaturge et cinéaste, Fondane s'est passionné pour tout ce que la pensée de son époque offrait de neuf, ne craignant pas de s'aventurer sur les sentiers les plus raides de la philosophie, de l'anthropologie, et même de la logique et de la physique. Sa parole poursuit en nous ce «*travail secret*» qui agit sur les êtres, sa voix s'adresse à l'individu, son cri le vise au cœur, mobilise sa part la meilleure. Et le nom de Fondane reste le signe de connivence et de ralliement pour ceux qui ne s'incline pas, ne s'accommodent pas, - irrésignés.

Fondane est, comme le dit Jean Lescure, un «*auteur-clé de notre réflexion*», qui continue à susciter en nous bon nombre de questions sans réponse.

Monique JUTRIN

### Préface

Il y avait longtemps  
que le spectacle était commencé de l'Histoire  
on en avait déjà oublié les débuts  
les origines fabuleuses,  
quand je suis né au monde  
au milieu de l'Intrigue  
comme un événement prévu depuis toujours  
et cependant comme une surprise  
un personnage inquiétant  
qui pouvait tout laisser en place, qui pouvait tout changer,  
le sens de l'action, la trame des mobiles,  
qui avait sur le texte établi de toujours  
l'ascendant prodigieux, étrange du vivant,  
le droit de bafouiller les meilleures répliques  
d'improviser un monde en marge de l'Auteur  
et tout à coup, malgré le Plan,  
s'introduire soi-même au sein du personnage  
en criant, excédé, vers le public des loges  
«Il n'y a pas assez de réel pour ma soif !»

- Mon père qu'as-tu fait de mon enfance ?  
qu'as-tu fait du petit marin au regard bleu ?  
J'étais heureux, heureux parmi ces malheureux,  
le poivre rouge c'était si nouveau !  
Plus tard j'ai vu Charlot et j'ai compris les émigrants,  
plus tard, plus tard moi-même...  
Émigrants, diamants de la terre, sel sauvage,  
je suis de votre race,  
j'emporte comme vous ma vie dans ma valise,  
je mange comme vous le pain de mon angoisse,  
je ne demande plus quel est le sens du monde,  
je pose mon poing dur sur la table du monde,  
je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout  
- je ne saurai jamais me résigner.

### Parfois

Parfois il lui arrive d'envier  
la mort d'un fruit, la chute d'une feuille,  
le bruit d'un mot blessé qui se recueille  
avant que de crier.

Parfois, il lui arrive de troubler  
l'eau d'un étang, de son visage ;  
comme si un dieu voulait doubler  
- pour empêcher la fuite - son image.

L'homme serait-il seul à ne rien  
savoir quitter, épris de ses racines,  
comme quelqu'un qui se souvient  
à peine du pays qui l'avoisine ?

Parfois aussi il se demande si  
ce lui serait très dur de disparaître  
sans qu'il ait pu, dans l'eau des choses, être  
le long reflet d'un calme réussi.

(1944)

.../...

Nous avons aimé...  
nous vous proposons...

Quelques textes de

**Benjamin Fondane**

## **Le chant du prisonnier**

à mes camarades des stalags

La louve tout à coup suivie de son sang  
sur la neige où se traîne sa forme chancelante  
cède pour un instant au cri de la stupeur  
mais aussitôt s'éveille à soi et se lèche  
les plaies. De son oeil, elle compte les petits  
blessés dans la bataille, mais rescapés. Son gîte  
est chaud, de la chaleur de tous ces yeux ouverts  
qui rêvent en commun. C'est pour l'instant un rêve  
encore, mais un rêve silencieusement  
boulangé. Il faudra de neuves énergies  
pour l'amener enfin au point d'éclosion  
désiré. Mais la race est forte et la puissance  
non ébréchée. Demain est lui aussi un jour...

(juin 1940)

## **Tout à coup**

J'étais en train  
de lire un livre  
quand tout à coup  
je vis ma vitre

emplir son oeil absent d'oiseaux légers et ivres.

Oui, il neigeait.  
La folle neige !  
Elle tombait  
tranquille et fraîche

dans le coeur tout troué comme un filet de pêche.

C'était si bon !  
et j'étais ivre  
de ces flocons  
heureux de vivre

que ma main, oublieuse, laissa tomber le livre !

En ai-je vu  
neiger la neige  
dans le coeur nu !  
Ah ! Dieu que j'ai-je

su garder dans mon coeur un peu de cette neige !

Toujours en train  
de lire un livre !  
Toujours en train  
d'écrire un livre !

Et tout à coup la neige tranquille dans ma vitre !

(1944)

Le monde est fini, le voyage  
commence.

Y a-t-il encore un soleil quelque part ?

Nous avons peur de la vie,  
nous avons peur de la mort,  
de toutes ces vieilles chansons  
de nourrice.

Nous portons avec nous  
le poids d'une race d'ancêtres  
qui ont trop aimé cette terre  
pour ne pas la haïr.

Nous sommes issus de la pierre  
lourde et sauvage,  
nous fûmes des rocs, des racines,  
jamais oiseaux, jamais nuages -  
feuilles des cimes -

Les dieux ah ! sont morts.  
Nous cherchons  
des hommes. Des hommes  
qui n'aient pas peur d'achever  
ce qui reste des dieux.

Tu avais une déesse à tes côtés, Ulysse :

- À quoi sert-il de voyager ?

Une jarre de lait calme, les cuisses de l'épouse,  
les jours comme des pommes tombées dans le verger,  
une belle lumière lisse,

la paix de l'oeuvre faite et la nuit à l'auberge,  
vieillir tout doucement près d'un pichet de vin  
quand la lune blanchit le large,

tout en trinquant avec des marins revenus  
infirmes, d'on ne sait quelles batailles louches  
qu'on a du mal à épeler...

- À quoi sert-il de s'en aller

déjà vaincu, avant d'avoir ouvert la bouche,  
dans des pays d'où l'on ne reviendra que vieux  
plein de sirènes que l'on n'a pas écoutées  
de victoires manquées

et le coeur lourd d'avoir résisté à sa soif ?